

L'ermite et le blaireau

par

A.-B. MITFORD

On dit volontiers qu'oublier un service est le fait d'un oiseau ou d'une bête des bois, mais personne au monde ne dira du bien d'un homme ingrat. Cependant les oiseaux et les bêtes savent montrer de la reconnaissance. L'homme donc qui paye d'ingratitude un service rendu est au-dessous de la brute et fait honte à l'humanité.

Il y avait une fois un vieux religieux qui habitait une hutte en un lieu appelé Namékata, dans la province de Hitachi. Le bonhomme n'était célèbre ni par son savoir ni par sa sagesse, il n'avait de goût que pour la prière et la méditation, et à ces pratiques il passait toutes ses journées. Il n'avait personne pour le servir, pas même un enfant, et c'était lui-même qui, de ses propres mains, préparait ses aliments. Soir et matin, il récitait la prière « Namu

Amida Butsu »¹, et ne faisait rien autre chose. Bien que la renommée de ses vertus ne s'étendît pas loin, ses voisins cependant le respectaient et le révéraient, et ils lui apportaient souvent de la nourriture et des vêtements. La toiture ou les murs de sa cabane tombaient-ils de vétusté, ils les lui réparaient. Aussi, des choses de ce monde l'ermite ne prenait nul souci.

Une nuit, nuit très froide où il ne pensait guère qu'il y eût quelqu'un dehors, il entendit une voix qui appelait : « Votre Révérence ! Votre Révérence ! » À cet appel, il se leva et alla voir qui c'était. Or que vit-il ? un vieux blaireau debout devant lui ! Pareille apparition n'eût pas manqué d'alarmer un homme ordinaire ; mais le religieux, étant l'homme que nous venons de dire, ne manifesta aucune espèce de crainte, et sans hésiter il demanda à l'animal ce qu'il lui voulait. À cette question, le blaireau plia respectueusement le genou et lui dit :

« Jusqu'à présent, monsieur, mon gîte a été dans les montagnes, et je ne me suis guère inquiété de la neige ou de la gelée ; mais aujourd'hui je deviens vieux, et le froid intense qu'il fait est plus que je n'en puis supporter. Voulez-vous bien me laisser entrer me chauffer à votre foyer pour que je puisse passer sans danger de mort cette nuit glaciale ? »

Quand le religieux vit le piteux état de la bête, il se sentit pris de pitié et répondit :

« C'est chose fort simple ; rentrez vite vous chauffer. » Ravi de cet accueil, le blaireau entra, et tout aussitôt, se couchant près du feu, il se mit à se chauffer, tandis que le religieux, avec un redoublement de ferveur, récitait ses prières et agitait sa sonnette devant l'image de Bouddha en regardant droit devant lui.

Au bout de deux heures, le blaireau prit congé de son hôte, et le quitta avec force remerciements. À partir de cet instant, il revint chaque nuit à la hutte, et comme il apportait avec lui des branches sèches et des feuilles mortes de la montagne pour alimenter le feu, le religieux finit par être avec lui en d'excellents termes et par

s'habituer à sa compagnie, à tel point que, si le blaireau était en retard, son absence lui faisait défaut, et qu'il se demandait ce qui avait pu retenir son visiteur.

Une fois l'hiver passé, et alors qu'on était aux deux tiers du printemps, le blaireau cessait ses visites et ne reparaisait plus. Mais, au retour de la froidure, l'intelligente bête reprenait sa vieille habitude et revenait à la hutte. Les choses allaient ainsi depuis une dizaine d'années, quand un beau jour le blaireau dit au religieux :

« Grâce à la bonté de Votre Révérence, durant toutes ces dernières années j'ai pu passer confortablement les nuits d'hiver. Vos services sont tels que je ne les oublierai de ma vie. Que puis-je faire pour m'acquitter envers vous ? Est-il quelque chose que vous désiriez ? dites-le-moi, je vous en prie. »

Le religieux, que ce discours fit sourire, répondit :

« Dans ma situation, je n'ai absolument rien à désirer. Tout heureux que je sois de vos bonnes intentions, il n'est rien que je puisse vous demander de faire pour moi. Vous n'avez pas à vous inquiéter sur mon compte. Tant que je vivrai, vous serez chaque hiver le bienvenu ici. »

En entendant ces paroles, le blaireau ne put dissimuler sa profonde admiration pour la bonté du vieillard ; mais, ayant tant de motifs de reconnaissance, il souffrait de ne pouvoir pas s'acquitter.

Ce sujet revint souvent entre eux. Le religieux, à la fin, touché de l'excellent cœur du blaireau, lui répondit :

« Depuis que je me suis rasé la tête et que j'ai renoncé au monde et aux plaisirs de cette vie, je n'ai plus de désirs à satisfaire : j'avoue cependant que j'aimerais à posséder trois riyos. Les habitants du village veulent bien me donner nourriture et vêtements ; je n'ai donc sous ce rapport à m'occuper de rien. Si je mourais demain et que mon vœu se réalisât de renaître dans l'autre monde, les mêmes bonnes gens m'ont promis de faire enterrer mon corps et de suivre mon convoi. Néanmoins, et bien que je n'aie pas d'autre raison de désirer de l'argent, si j'avais trois riyos, j'en ferais don à quelque

sanctuaire pour qu'il fût dit, à mon intention, des prières qui me facilitassent l'entrée du paradis. Toutefois, je ne voudrais pour quoi que ce fût obtenir cet argent par la violence ou la fraude ; je n'ai en vue qu'un argent honnêtement acquis. Vous le voyez, puisque vous m'avez montré vos bons sentiments à mon égard, je vous dis franchement le fond de ma pensée. »

Quand le religieux eut cessé de parler, le blaireau pencha la tête de côté d'un air hésitant et inquiet, qui fit que le vieillard regretta d'avoir exprimé un désir qui paraissait fort embarrasser l'animal. Il essaya dès lors de rétracter son premier dire :

« Après tout, reprit-il donc, les honneurs posthumes sont le vœu des hommes ordinaires. Moi, qui suis prêtre, je ne dois pas entretenir de pareilles pensées. Quel besoin ai-je d'argent ? Ne faites donc point attention à ce que j'ai dit. »

Sur ce, le blaireau, feignant d'approuver cette manière de voir du religieux, retourna comme d'habitude dans ses montagnes.

À partir de ce moment, l'animal ne revint plus à la hutte. Le religieux trouva fort étrange cette façon d'agir ; mais il supposa que le blaireau restait éloigné parce qu'il ne voulait pas revenir sans argent ou qu'il avait été tué en essayant d'en dérober ; et il se reprochait d'avoir inutilement ajouté à ses péchés, se repentant alors qu'il était trop tard. Persuadé cependant que le blaireau devait avoir péri misérablement, il passa son temps à faire, à l'intention de la pauvre bête, prières sur prières.

Trois années s'étaient écoulées lorsqu'une nuit le vieillard entendit à sa porte une voix qui appelait : « Votre Révérence ! Votre Révérence ! »

Comme la voix ressemblait à celle du blaireau, il fut debout au premier appel et courut ouvrir la porte. C'était bel et bien le blaireau ! Le religieux, en grande joie, s'écria :

« Enfin ! vous voilà donc, et sain et sauf ! Pourquoi êtes-vous resté si longtemps sans venir ici ? Il y a une éternité que je vous attends avec impatience. »

Ainsi accueilli, le blaireau entra dans la hutte et dit :

« Si l'argent que vous vouliez avait dû être employé malhonnêtement, j'aurais pu vous en procurer autant que vous auriez pu jamais en désirer. Mais en apprenant que vous le destiniez à un temple pour faire dire des prières pour votre âme, j'ai pensé que, si je dérobaïs le trésor caché de quelque autre homme, vous ne pourriez pas appliquer à un but pieux l'argent qui aurait été obtenu au prix d'un chagrin pour le dépouillé. Je suis donc allé à l'île de Sado ², et, ramassant la terre et le sable qui avaient été rejetés comme sans valeur par les mineurs, je les ai fait repasser de nouveau par le feu, et ce travail m'a demandé des jours et des mois. »

Comme le blaireau achevait son explication, le religieux examina l'argent qu'il lui présentait, un argent parfaitement neuf, propre et brillant ; puis, le doute n'étant pas possible sur son origine, il le prit et l'éleva respectueusement jusqu'à sa tête.

« Et ainsi, dit-il, vous avez fait tout ce travail et pris toute cette peine pour une parole insensée que j'ai dite ! Tous les vœux de mon cœur sont comblés, et je vous suis sincèrement reconnaissant. »

Comme il mettait une grande politesse et une certaine solennité à ses remerciements, la bête lui répliqua :

« En me conduisant ainsi, je n'ai fait que répondre à mes propres désirs ; j'espère toutefois que vous ne raconterez cette histoire à personne.

– Cependant, repartit le religieux, je ne puis pas faire autrement que de la raconter. Si, en effet, je conserve cet argent dans ma misérable hutte, il court risque de m'être volé : il faut ou que je charge quelqu'un de me le garder ou que j'en fasse immédiatement offrande au temple. Or, quand j'aurai pris l'un ou l'autre de ces partis, les gens, en voyant un pauvre religieux en possession d'une somme si hors de proportion avec sa situation, jugeront le cas fort suspect. De toute façon, vous le voyez, j'aurai à leur déclarer les choses telles qu'elles se sont passées. Mais comme j'ajouterai que le

blaireau de qui je tiens cet argent a cessé pour le moment ses visites à la hutte, vous n'avez pas à craindre de guet-apens, et plus tard vous pourrez venir comme par le passé vous abriter du froid sous mon toit. »

Le blaireau comprit la justesse de ce raisonnement, l'approuva d'un signe de tête, et tant que le religieux vécut il vint passer auprès de lui les nuits d'hiver.

Cette histoire montre que les bêtes ont le sentiment de la reconnaissance ; le chien possède cette qualité au suprême degré, plus que tous les autres animaux. Les Annales du Japon n'ont-elles pas enregistré l'aventure du chien de Totoribé Yorodzu ? J'ai appris que beaucoup d'anecdotes de ce genre avaient été recueillies et qu'on en avait fait un livre. Ce livre, je ne l'ai pas vu, mais les faits que je viens de raconter, relatifs au blaireau, m'ont paru assez étranges pour devoir être conservés.

A.-B. MITFORD, *L'ermite et le blaireau*.
Paru dans la *Revue britannique* en 1884.
Traduit par Octave SACHOT.

¹ Prière bouddhiste qui conserve quelque chose des consonances du sanscrit original. Le sens de la prière est : « Sauve-nous, éternel Bouddha ! » Beaucoup de gens, même parmi les prêtres qui la répètent, ne la connaissent que comme formule, sans la comprendre.

² Île située sur la côte occidentale du Japon et célèbre par ses mines.